

14/10/16 La Leçon en fiction (xixe-xxie)

écrit par Épistémocritique

APPEL A COMMUNICATIONS

Journée d'études

La Leçon en fiction (xixe-xxie)

Selon Henri Meschonnic dans *Modernité, modernité*, une partie de la doxa critique a désigné comme modernité littéraire l'émergence d'une parole autotélique au xixe siècle. Dans cette acception particulière, elle se définit contre une littérature référentielle et didactique qui proposerait au lecteur un apprentissage, qu'il soit moral ou scientifique. Dès lors, la leçon, terme polysémique qui désigne à la fois le contenu d'informations transmis mais également la réalisation de celui-ci, c'est-à-dire sa profération par une figure d'autorité devant un auditoire, ou par l'élève désireux de prouver son savoir (la récitation), semble frappée de caducité. L'acte appartiendrait à une littérature surannée. C'est d'autant plus vrai que l'éloignement entre littérature et rhétorique se confirme tout au long du siècle, les auteurs que la postérité a désignés comme les tenants de cette modernité privilégiant une « artialisation » de la littérature selon Alain Vaillant. Au temps raisonné, analytique, de la leçon se substituerait le temps vécu, au temps itératif des processus de copie et de répétition le temps original de l'individualité. Faire leçon, ce serait donc s'inscrire dans le passé.

Toutefois, en un siècle de démocratisation et d'extension de l'instruction, la leçon reste un moment familier de la vie du citoyen que la littérature ne peut ignorer. Si l'avant-garde littéraire semble s'en être détachée, elle demeure un outil privilégié de l'apprentissage. La leçon est un mode de dialogue spécifique entre le passé et le présent, une tension. Cette journée d'étude vise à explorer cette tension à travers la leçon (comme exercice rhétorique et comme motif littéraire) et à envisager une recomposition de l'exercice plutôt qu'une annihilation. Loin d'avoir totalement déserté la fiction, ses survivances sont multiples. Comment fait-on leçon après avoir constaté l'impossibilité d'une parole unique sur le monde? Peut-on faire leçon autrement qu'en ânonnant et en récitant? Quel sens portent les mises en scène de la leçon dans la fiction? La journée portera sur les xixe, xxe, et xxie siècles qui ont privilégié le recours à des voix singulières et remis en cause la possibilité d'un discours d'autorité avec la fin de l'Ancien Régime, et accueillera volontiers des propositions en cinéma ou encore en études artistiques.

1. La leçon comme scène

Les propositions pourront étudier les scènes proprement dites de leçons, où une figure d'autorité professe un savoir face à un auditoire. Elles pourront se concentrer sur les décalages que la modernité introduit dans la scénographie ou dans le discours argumentatif, qu'il prenne la forme d'un sermon, d'une parabole ou d'un exemplum. N'y a-t-il, à l'heure de la modernité, que des leçons parodiques, à l'instar de celle d'Ionesco? À l'image des leçons ratées données par Bouvard et Pécuchet à Victor et Victorine, l'échec de la transmission est-il inévitable? Que dire de la « leçon interrompue » d'Hermann Hesse, et des fictions de l'extrême contemporain qui nous présentent des

personnages de professeurs exsangues et pétris d'angoisse, telles que A Serious Man des Frères Cohen ou les œuvres de Philippe Roth ? On pourra aussi se concentrer sur l'imaginaire produit par les hussards noirs de la République dans le dernier tiers du xixe siècle.

2. La leçon comme dispositif didactique

L'art rhétorique de la leçon est remis en cause dès la fin du xviii^e siècle car jugé inefficace. Dans *Émile ou De l'éducation* (1762), Jean-Jacques Rousseau affirme qu'il ne faut «donne[r] à [l']élève aucune espèce de leçon verbale : il n'en doit recevoir que l'expérience » et « en toutes choses [les] leçons doivent être plus en actions qu'en discours ». Ainsi, le message, tout comme l'impératif de le transmettre dans un temps borné, persistent. Mais c'est bien la forme qui disparaît (ou, du moins, cette forme ne correspond plus à celle de l'organisation intellectuelle ou au temps recomposé de l'explication). Elle épouse désormais une temporalité de l'expérience. La leçon doit se fondre dans le monde, et se soumettre, dans le texte, à une dialectique de dissimulation et de monstration pour être audible par le lecteur. L'art rhétorique de la leçon va donc entrer en collusion avec d'autres formes, telles que le roman et plus précisément le roman réaliste qui peut représenter une forme d'apprentissage par l'expérience : à l'expérience du personnage se superpose l'expérience de la lecture, génératrice de savoir. C'est un genre qui, comme l'affirme Susan Rubin Suleiman, est «une des manifestations les plus achevées que nous connaissions de la dialectique entre poésie et communication, entre spectacle et message » .

Toutefois, la leçon ne s'intègre pas forcément à la fiction sous la forme très ambiguë de l'immixtion. Telle la leçon d'astronomie présente dans le *Jocelyn* de Lamartine, elle peut advenir par juxtaposition avec le récit, questionnant ainsi l'aspect rhapsodique des textes en question. Enfin, comme l'ont montré Laurent Jullier et Jean-Marc Leveratto, la leçon peut, comme dans le cinéma hollywoodien du xxe siècle, devenir « leçon de vie » : elle nous dit quelque chose de l'existence, qui n'est pas de l'ordre d'un contenu immuable, mais qui constituerait une amorce pour une réflexion plus personnelle. On penserait avec plutôt que de penser comme. En somme, du xixe au xxie siècle, la leçon se métamorphoserait-elle en expérience ? Quelles sont les formes qui réinventent la transmission du savoir ?

3. La leçon et le rapport auteur-lecteur-public

La leçon se cantonne-t-elle à une littérature destinée à la jeunesse ? Est-ce infantiliser les lecteurs et aller à l'encontre de la modernité démocratique, qui repose sur la responsabilité des individus, que de faire leçon en dehors d'elle ? À l'heure où le dialogisme et la polysémie sont considérés comme des critères essentiels de l'œuvre moderne, que faire ou penser de la monosémie qui préside à la leçon ? Le cas de la littérature à thèse peut être évoqué, notamment en réfléchissant à ses rapports problématiques avec la légitimité, et à la méfiance des critiques vis-à-vis du « vouloir dire » selon l'expression de Susan Rubin Suleiman. Le terme de leçon inclut également des acceptions plus violentes, qui vont de la réprimande, de la punition, aux coups. La journée d'étude s'intéressa aux Châtiments de la littérature et aux genres satiriques dans la modernité, qui poursuivent une tradition ancestrale visant à corriger les mœurs.

4. La leçon et l'ethos auctorial

Comme Pierre Bourdieu l'a écrit, la leçon – inaugurale ici – « réalise symboliquement

l'acte de délégation au terme duquel le nouveau maître est autorisé à parler avec autorité et qui institue sa parole en discours légitime, prononcé par qui de droit ». S'il est un lieu commun de considérer que les xix^e et xx^e siècles sont marqués par une crise de l'autorité, on pourra évoquer les figures autoriales qui assument cet ethos professoral, que ce soit pour guider leurs lecteurs, ou pour mener un groupe d'écrivains dans une même entreprise d'écriture.

Modalités

Les propositions de communications (300 mots) comportant une bio-bibliographie seront à adresser à magalie.myoupo@gmail.com et marion_brun@ymail.com au plus tard le 14 octobre 2016.

Les auteur.e.s seront informé.e.s de l'acceptation de leur proposition à partir du 14 novembre 2016.

La journée d'études aura lieu à Paris VII le 3 mars 2017.